



Olivier Apert

Fine lame

En fait, je les aime bien ces petites oiselles au bec pointu, prétentieux. Hier, je les aimais déjà en « femmoiselles » aux ongles inquiets d’eux-mêmes – même si bien ou mal (de préférence) peinturlurés. Aujourd’hui, elles cultivent toujours leur moue vaguement arrogante, façon mannequins à qui la non-mode a enseigné que pour être séduisantes – à défaut d’être mystérieuses – il faut défiler en affichant un rictus caricatural de mépris, en « faisant la gueule ». Mes petites oiselles donc pointent toujours leur bec prétentieux mais leur inquiétude ontologique à l’égard de leurs ongles – même s’ils se peinturlurent de plus en plus vivement – s’efface malgré tout au profit de l’écran tactile qu’elles tiennent religieusement en main, vraiment comme un ostensor, eût dit Baudelaire. Et les voilà qui « pitonnent », pour québécoiser, – selon une vitesse déconcertante il faut bien le reconnaître –, le regard un peu vain obstinément fixé sur l’écran avec cet air un peu demeuré que donne le léger strabisme convergent qu’implique le focus des yeux concentrés sur une surface si réduite. Voilà donc pourquoi, entre autres, je les aime bien ces petites oiselles : parce qu’elles métonymisent ostensiblement le point où nous en sommes dans un temps où tout est considéré en symptôme (*id. est* en maladie ou pathologie).

De l’addiction presque généralisée à l’écran (puis à l’écran tactile), j’avais improvisé il y a assez longtemps le néologisme de société *écranique*, là où Régis Debray par exemple convoquait la vidéosphère. J’avoue que *écranique* est du point de vue phonique particulièrement laid – disphorique dirait le linguiste – mais par-là assez parlant. Mes petites oiselles métonymisent donc – mais quoi, me demanderez-vous ? Tout simplement l’addiction – euphémisme maladif pour ne pas dire l’effarant *consentement* de presque tous à cet objet technique (technique et non technologique comme on l’entend dire : j’y insiste, on semble oublier ici et là que technologie est littéralement parole/discours sur la technique). Et quand je dis consentement, c’est pour ne pas écrire tout de suite servitude volontaire.

Justement, j’en croise deux, de mes petites oiselles, en terrasse de café, rue d’Alésia : l’une parle très haut perchée : « *genre tu vois meuf, y’m dit genre – tu vois meuf ? – genre juste trop bolos mytho* », *verbatim* (rejouant infiniment le coup de l’œuf et de la poule : on se demande si elle parle en *mimant* volontairement un dialogue de sitcom ou si la sitcom inlassablement tente de rattraper son retard par rapport au parler de la « masse parlante » – dont Saussure posait que c’est elle seule en fin de compte qui transforme la langue – afin de démultiplier l’audience). En tout cas, l’autre ne la regarde pas, hypnotisée par l’écran tactile : peut-être entend-elle la rumeur babillarde de la voix allant se mêler aux bruits du café et de la rue passante mais sans y prêter davantage d’attention. Voilà donc les petites oiselles sans cesse en train de métonymiser notre scène quotidienne avec le plus grand naturel, sans se poser la moindre question. Il faudrait ici donner un sens nouveau à l’appellation « naturaliste » : avancer, par exemple, qu’il y a naturalisme quand la technique finit par produire un geste, un

comportement d'apparence « naturels », là où l'analyse sociologique les ferait appartenir à la culture, ou du moins au « culturel ». Le comportement naturel, au sens large du terme, n'engendre généralement aucune réaction – à la différence du geste culturel et là, soudainement, mes petites oiselles nous prouvent qu'il est parfaitement vain d'interroger cette scène banale, parfaitement inutile de remarquer qu'il est naturel de ne pas écouter, parfaitement normal de vivre dans l'addiction écranique – et en conséquence parfaitement crétin de la penser (à moins de vouloir passer pour un misonéiste un tantinet réactionnaire, posture assez peu flatteuse dont on affuble quiconque émet un point de vue critique).

C'est bien l'affaire de l'efficacité de toute parole critique que mes petites oiselles incarnent à merveille – ou plutôt de son *inefficacité* désormais acceptée, consentie, ingérée. Que n'avons-nous été alerté par Virilio, Baudrillard, Stiegler (pour indiquer mes préférences – sans oublier la vieille scie heideggerienne de la technique comme « *oubli de l'être* ») ? Elles ont, d'instinct, capté, elles, le sens de cette trop simple formule mienne : que *la technique n'a pas de finalité en soi*, autrement dit que tout discours technologique (en tant que « parole sur » – avec son corollaire éthique voire ontologique) n'y change rien : la technique est ce qu'elle est : le logos ne la concerne pas – ou alors trop tardivement, quand ses applications sont « rentrées dans les mœurs », c'est-à-dire, d'une certaine façon, dépassées. De cela, mes petites oiselles en jouissent considérablement, anti-platoniciennes à leur insu, préférant *ne pas* s'en apercevoir. Elles entérinent adorablement « *l'obsolescence de l'homme* » que Günther Anders, au siècle dernier, caractérisait, en simplifiant, comme l'écart infranchissable entre les réalisations techniques de l'homme et son incapacité à en imaginer toutes les conséquences – à ceci près qu'à l'obsolescence andersienne a succédé *l'inefficacité* technologique dont le consentement « naturel » à la technique (intensifiée par la vitesse numérique du « temps réel ») s'impose comme l'évidence contemporaine. Que le devenir soit transhumaniste et intra(dermique), mes petites oiselles me le paradent, en terrasse de café, rue d'Alésia – mais vont-elles twitter et liker mes propos à tous leurs followers ? Je dois avouer que j'en doute un peu, hélas.

Olivier Apert est né à Paris. Poète, essayiste, librettiste, dramaturge et traducteur. Membre du comité de la revue *Po&sie*. Parmi ses derniers ouvrages : *Baudelaire, être pour un grand homme et un saint pour soi-même* (Infolio, 2009), *Gauguin, le dandy sauvage* (Infolio, 2011), *Upperground*, poèmes (La Rivière échappée, 2011), *Éloge de la provocation*, essai - avec François Boudaert (Obsidiane, 2013), *Robert de Montesquiou, souverain des choses transitoires*, essai (Obsidiane, 2015).